

François Balmès, un militant de la psychanalyse¹

Quelques mots... c'est ce que m'a demandé, j'ose dire affectueusement, Solal Rabinovitch. Quelques mots sur ce livre, sur François — je ne saurais l'appeler autrement — quelques mots seulement car comme l'annonçait Lacan dans *Télévision* à propos de la vérité, en dire plus ou les dire tous s'agissant de François et de ce livre, c'est impossible, non cette fois-ci que les mots puissent y manquer mais qu'ils me manquent à moi pour faire autre chose que d'énoncer des propos périphériques, à même peut-être, tout au plus de vous encourager à entrer dans ce livre pour le travailler si ce n'est déjà fait.

Les mots me manquent ai-je dit à l'instant ! Mais justement *quid* de ma présence ici ce soir avec vous pour honorer François lors même que nombreux sont ceux, ici et ce soir justement, qui ont été plus proches de lui que je ne l'ai jamais été.

Sans doute, j'en fais l'hypothèse, Sol a-t-elle entendu et conservé le souvenir de ces quelques autres mots que j'avais dit lors de cette séance de notre séminaire, celui que nous tenions sous la conduite de François avec Christiane Dostal-Berjoan, Elisabeth Leybold, Annie Tardits et Solal Rabinovitch, séance, soirée qui suivit la disparition de François et au cours de laquelle j'avais fait état de ma dette à son égard ; dette qui se matérialisait notamment par ma découverte, non pas intellectuelle mais éprouvée dans le registre de l'affect, de ce que pouvait être ce que Lacan avait appelé un « transfert de travail », découverte effectuée lors d'une soirée de réflexion et d'ajustement en tête à tête avec François qui avait alors entendu mon angoisse à la veille d'un exposé dans le cadre de ce séminaire. À cette évocation je voudrais ajouter une bribe de souvenir par où j'entrerai, presque par effraction, dans un aspect de la démarche de François telle qu'elle se reflète et se manifeste dans ce livre. À la sortie de cette soirée, quelqu'un était venu me trouver pour me dire doctement, à la manière de ceux que J.-C. Milner appelle dans son livre *L'œuvre claire* des « petits soldats lacaniens » — Milner que François cite plus d'une fois sur un mode laudatif dans ce livre, Milner dont je vous recommande au passage la lecture du dernier livre *Clarté de tout* — pour me dire donc doctement que je n'avais rien compris à ce qu'était un transfert de travail. Je me souviens avoir remercié cet interlocuteur qui n'entendit sans doute pas l'ironie que contenaient ces remerciements ; mais ce souvenir mêlé au sentiment d'après-coup de n'avoir

¹ Intervention prononcée à l'occasion de la sortie du livre de François Balmès, *Structure, logique, aliénation*, lors de la soirée du 11 janvier 2012 à la librairie Lipsy, Paris V^{ème}, à l'initiative de Françoise Delbos, directrice de la collection Scripta aux Éditions Érès. NDLR.

pas été assez abrupt a été comme ravivé par l'une des dimensions de ce livre, dimension polémique et politique par laquelle François exprime sans détour son jugement négatif et son rejet sans appel de toutes les démarches visant soit à enfermer la psychanalyse dans « un splendide isolement » pour faire de l'enseignement de Lacan un véritable catéchisme ne supportant qu'une et une seule lecture, soit à l'inverse à confondre, au prix de compromis et de glissements conceptuels, la psychanalyse dans d'autres discours que le sien, dans le discours universitaire notamment, devenu aujourd'hui un véritable refuge pour nombre d'analystes. Guidé par une sorte de hâte qui ne le quittait pratiquement jamais, pressé qu'il était de sauvegarder la psychanalyse de toutes ces tentatives de dévoiement, il expédiait d'un trait de plume militant, car François avait non seulement un passé de militant politique mais il était un militant de la psychanalyse, ces démarches qui lui paraissaient comme autant d'obstacles destructeurs de cet édifice fragile que constitue la psychanalyse dans son apport lacanien, c'est-à-dire la psychanalyse.

Des exemples de cette capacité à être cinglant, de cette verve réjouissante, j'en ai relevé quelques-uns pour le plaisir mais aussi pour nous rappeler, si nécessaire, et pour paraphraser Freud écrivant à Binswanger, que rien chez les analystes, quand bien même se proclameraient-ils lacaniens, ne les prédispose à défendre la psychanalyse. Ainsi dans une conférence faite à Marseille en 2003, à propos de l'ordre symbolique et des dévoiements dont cette dimension fait l'objet depuis des rivages les plus divers, François se fâche, rappelant sur un mode définitif que l'on « est tenté de fuir cette infection idéologique », et il se démarque, au moyen de quelque sarcasme, des « analystes rabbins » et autres « curés laïcs ». Et puis un peu plus loin il cite, comme pour mieux les faire taire, les violents propos de certains, et Michel Tort n'est pas le dernier, qui croyant — c'est le cas de le dire — avoir identifié Dieu, celui des philosophes, qu'ailleurs François distingue bien de celui d'Abraham plus proche de l'inconscient, croyant avoir identifié ce Dieu des philosophes dans l'Autre de l'Autre, s'autorisaient dans un propos jubilatoire à avertir toutes les bonnes âmes en proclamant : « On vous l'avait bien dit que tout ce discours sur le Père sentait la soutane et l'eau bénite ». Un peu plus loin et pour rappeler l'essentialité de l'histoire quand certains lui avaient reproché de négliger cette dimension, plus précisément l'histoire au pluriel, celles de la structure, approche qui constitue un des chapitres les plus vivifiants de ce livre, il rappelle que l'histoire de la théorie, histoire qui est tout sauf linéaire ou unilatérale, est « incontournable pour se repérer dans la tourmente des énoncés lacaniens sans en faire de la bouillie ». J'arrête là ces rappels, ils pourraient être plus nombreux, je veux seulement souligner ce qu'ils font entendre, un souffle de jouvence, celui que François faisait ressentir à ceux qui travaillaient autour de lui, pour souligner aussi combien sa démarche intellectuelle était comme tendue dans la permanente perspective d'une lutte, tonalité qui n'est pas pour moi sans évoquer celle d'un

Louis Althusser donnant à l'automne 1967, à l'ENS, son cours de Philosophie pour scientifiques.

Pour en dire à peine plus maintenant, il me semble pouvoir soutenir que François ne cherche jamais à contourner, à éviter, voire même à calmer ce qu'il appelle « la tourmente » des énoncés lacaniens : variations imprévues parce qu'imprévisibles d'un séminaire à l'autre, modifications conceptuelles, contradictions, François fait face et nous guide dans le déroulement de cette pensée tumultueuse. Il ne cherche jamais à l'ordonner ou à en masquer les ruptures, encore moins à plaquer sur elle je ne sais quelle logique qui la rendrait digestible pour l'*establishment* ; ce que la lecture de Lacan par François fait surgir, si besoin était, et je crois que besoin est dans la mesure où les tentatives abondent qui visent à y mettre de l'ordre ou de la cohérence, c'est qu'il n'y a dans cette pensée lacanienne ni cohérence, ni incohérence mais a-cohérence, l'a-cohérence d'une pensée en constante élaboration, l'a-cohérence dominée par cette figure dans le tapis que cerne François sous tous les angles, à savoir la figure du manque, du trou, de la perte, de la simultanéité et du contradictoire. Simultanéité irréductible de l'ordre et du désordre dans le symbolique, double face moebusienne, dont François souligne là encore avec radicalité qu'elle « est incompatible avec la pastorale religieuse, mais aussi bien avec le politiquement correct et sur le plan scientifique avec la naturalisation du langage² » — rappelons-nous, avec François qui là encore a des mots redoutables de justesse, comment Lacan congédie non sans fracas la démarche chomskyenne à propos du langage — et François de conclure, avec ce même sens du temps qui est compté dans l'adversité, avec ce sens constant du danger qui guette, qu'à ne pas maintenir, qu'à ne pas soutenir cette simultanéité du symbolique comme « ordre et désordre radical, alors rien ne reste de Lacan — ni peut être de la psychanalyse³ ».

Il faudrait, ce qui n'est pas de mise ici ce soir et dépasserait de loin mes capacités, il faudrait reconstituer cet extrait du parcours lacanien que cerne François dans ce livre, allant de ces histoires de la structure marquée par autant de scansions conduisant de la thèse initiale de l'inconscient structuré comme un langage jusqu'au nœud borroméen, allant de ces histoires donc jusqu'à l'advenue du psychanalyste en tant qu'objet *a*, non pour lui-même, l'analyste, précise bien François mais pour l'analysant, advenue annoncée avec humour, cet humour subversif que François pratiquait avec allégresse, un humour à la Prévert, parcours qui passe par l'aliénation et conduit jusqu'à la « production de l'analyste » c'est son expression qui fleure bon un passé marxiste ou marxisant, parcours qui s'était un temps épanoui dans le courant structuraliste.

² François Balmés, *Structure, logique, aliénation Recherches en psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2011, p. 29.

³ *Ibidem*, p. 29.

Dans ce livre dont François m'avait ironiquement reproché de n'avoir pas parlé, autre facette de ma dette — je ne m'en étais pas senti capable et le lui avais dit, ce qui l'avait fait sourire de ce sourire énigmatique, affectueux et sévère, qui usait du regard — dans ce livre, *Ce que Lacan dit de l'être*, François parle de « L'apport incontournable et problématique de Jacques Lacan ». C'est sur ce point que je voudrais clore cette brève intervention, à savoir que le souci de François n'était pas seulement de souligner, de rappeler sans se lasser et sous tous les angles que Lacan était le plus grand théoricien de la psychanalyse, celui qui, passé le temps de Freud, avait à tout jamais marqué le temps second de l'histoire et de la théorie psychanalytique, il était aussi le souci, le désir ardent d'inscrire Lacan, au-delà des frontières du champ psychanalytique, au fronton de la pensée contemporaine, à l'égal des Sartre, Foucault, Derrida, Lévi-Strauss et quelques autres. Sans doute et François n'en faisait pas mystère, ce souci constant rejoignait-il, fût-ce par des chemins pas toujours convergents, celui de Milner, à savoir « démontrer qu'il y a de la pensée chez Lacan ». Même encore aujourd'hui cela ne va pas toujours et partout de soi, d'où peut être le recours à ce terme de « problématique » dont usait François dans la phrase que j'ai citée à l'instant.

Au fond, et pour dire un ultime mot, il me semble que si l'on devait, au-delà d'un recueil riche et incontournable comme celui-ci, écrire un livre sur l'intégralité du travail de François, on pourrait peut être l'intituler *Balmès passeur de Lacan*.